
ATELIER 15

Quelle aide et quelle pédagogie de l'aide ?
(Lyse MONTMINY)

Communication 15.4

« Le processus de socialisation professionnelle en formation initiale, le rapport aux pairs, aux études, à la pratique : idéalisation et créativité, appropriation et filiation.

L'exemple des étudiants en service social »

Christophe Voinchet, Université de Picardie

Cet exposé en atelier s'inscrit dans le cadre d'un travail de recherche doctoral mené au sein du laboratoire Savoirs et Socialisation de l'université de Picardie Jules Verne, sous la Direction de Madame Nicole Lautier, professeur de psychologie sociale de l'éducation à l'université de Picardie Jules Verne à Amiens.

Mon titre pour cette communication aurait pu être plus simplement : **comment devient-on assistante sociale ?**

N'est-ce pas une question qu'en effet nous (professionnels du social) nous posons toutes et tous, un jour, que d'autres nous posent, parfois, que nos maîtres à penser universitaires se posent à longueur de thèses ou d'articles, dans les marges et au détour de recherches sur ce "Travail Social" qui fait couler tant d'encre autant pourtant qu'il est inconnu et méprisé.

C'est une question large, transversale, récurrente.

Pour ma part je ne fais pas exception et cette question m'est d'abord venue à mon propre sujet. Je suis assistant social de formation, et j'exerce cette profession depuis 15 ans. Ce n'est pas une orientation que j'avais prévue, en tant que telle, mais qui s'est présentée à moi et que j'ai suivie. La période durant laquelle j'ai suivi ces études, ces trois ans, a été un moment très enrichissant, plein de promesses et d'idéaux sur un avenir professionnel rêvé, sur une idée de cette profession que progressivement, après l'avoir ignorée, je construisais, au gré des cours, des rencontres, des stages ou des échanges.

Puis l'exercice de la profession d'assistant social dans différentes institutions successives, en premier lieu, le contact permanent, depuis quelques années, avec des étudiants en service social et plus largement avec le monde de la formation, en second lieu, les aléas de mon cursus universitaire enfin, se sont rejoints pour donner lieu à une première exploration, depuis le cadre

universitaire, du monde de la profession d'assistante sociale et en particulier de l'univers de la formation en service social.

Pour cet exposé en atelier je présenterai les éléments généraux qui contextualisent mon travail notamment sur un plan théorique ou socio-historique puis les analyses partielles que je peux commencer à formuler à ce stade de mon travail. Les deux sont interactifs.

Sur le contexte général et théorique :

Les questions générales présidant à ce choix thématique sont en lien avec les motivations pour cette formation, les manières dont l'étudiant intègre les valeurs de la profession, l'état des lieux en somme de ce qu'on appelle parfois péjorativement ce "corporatisme" qui lui aussi fait l'objet de discours récurrents au sujet de notre profession. Je m'interrogeais donc sur cette question du processus de la socialisation professionnelle, en somme, dans un environnement organisationnel et institutionnel dont on sait bien par ailleurs qu'il est en profonde mutation.

Un processus de socialisation pour l'intégration d'une identité professionnelle vers une activité qui fait d'ailleurs l'objet de perceptions sociales tout à fait particulières, du moins en France. Celle qui aide, celle qui surveille, celle qui se mêle de ce qui ne la regarde pas, celle qui s'occupe des papiers, une vocation, un beau métier, un dur métier... Ce qu'on entend dire de l'assistante sociale est varié, mais il y a souvent quelque chose à dire. Qu'est-ce qu'être assistante sociale, qu'est-ce que cette profession (ou ce métier, selon les angles d'approches adoptés, Michel Autès nous parle de «semi-profession» quant à lui) sont des questions à la fois simples et complexes : simples parce que les représentations sociales de sens commun, bien que diverses et modulées en fonction de nombreuses variables et notamment du degré de proximité avec la réalité du service social, sont néanmoins bien présentes, dessinant un portrait souvent stéréotypé du personnage de l'assistante sociale, complexes car une étude plus approfondie met au jour un groupe professionnel dont l'histoire est ancienne et compliquée, dont les membres sont de certains points de vue très hétérogènes, et selon d'autres points de vue très homogènes, différents et semblables à la fois, souvent éloignés du personnage stéréotypé, parfois très proches aussi, de ce stéréotype ; bref, si tout un chacun sait donner sa définition de ce qu'est une assistante sociale, la réalité est comme toujours bien plus complexe.

Quoiqu'il en soit, et quelles que soient ces variations et l'écart en nuances par rapport au stéréotype, le personnage de l'assistante sociale et cette activité désormais professionnalisée sont profondément ancrés dans nos références culturelles et, disons, dans le paysage socio-professionnel de notre société.

L'assistance sociale, produit culturel dans sa forme des sociétés modernes industrialisées, est née des préoccupations philanthropiques et politiques qui

animaient pour partie l'Europe du 19ème siècle, et s'est incarnée dans les personnages de la surintendante d'usine, de l'infirmière-visiteuse, ou matérialisée dans les "maisons sociales".

Cette activité s'est enrichie, complexifiée, transmise, apprise et ce faisant s'est professionnalisée, créant d'une part des traditions dans les pratiques, d'autre part des techniques reproductibles et reproduites et des outils conceptuels permettant de légitimer et de dire ces techniques et ces pratiques, alors que les actrices de cette professionnalisation développaient par ailleurs des stratégies d'alliance et de réseau afin de valoriser l'activité et ses conditions d'exercice.

De manière parallèle et corrélée alors une image sociale s'est ancrée au plan des représentations collectives dessinant de l'assistante sociale un archétype et ses variations plus ou moins nuancées, tandis que le monde universitaire, politique et professionnel prenait pour objet d'intérêt cette profession ou son terrain, le monde de la pauvreté, de la précarité sociale et plus tard le monde dit de l'exclusion et des exclus.

L'expansion de cette profession et sa publicisation s'est accompagnée d'une expansion concomitante du monde de la formation au service social ; les écoles et organismes formant au Diplôme d'Etat se sont multipliés et le nombre d'étudiants continue d'augmenter, tandis que se complexifient énormément, le temps et les gouvernements passant, les dispositifs d'action sociale et le monde des travailleurs sociaux, devenant "nébuleuse" et créant une situation de relative anomie quant aux référenciations identitaires des étudiants. La formation en Service Social en France notamment est désormais réglementée (comme l'est l'exercice professionnel, ce qui pour partie caractérise et spécifie cette profession au plan institutionnel) ; elle est faite d'apports théoriques pluridisciplinaires et de rapport aux pairs, dans un cadre ponctué de rituels dont le moindre n'est pas le passage final des épreuves du Diplôme d'Etat, ces épreuves permettant par ailleurs évidemment de mesurer le niveau d'aptitude du candidat via ses capacités pratiques et ses acquis théoriques. Une réforme récente des études vient en France de rénover la forme que prendront les épreuves finales et l'organisation du cursus.

Dans le cadre de ma thèse, je me situe sur un plan théorique large dans le cadre des concepts de socialisation au sens que Dubar a développé (Claude Dubar : La socialisation, Armand Colin, 2000), d'identité professionnelle, dans une perspective psychosociale, via les processus de référence et/ou d'appartenance au groupe (Voir pour le socle théorique Nicole Lautier : Psychosociologie de l'éducation – Regards sur les situations d'enseignement, Paris, Armand Colin, 2001). Ce qui m'intéresse d'explorer ce sont donc d'abord les processus dynamiques de socialisation, pour sur la base de ce premier concept aller ensuite du côté des processus d'appartenance, de référence ou de filiation dans le monde professionnel, des rapports dialectiques entre identité personnelle et identité sociale, entre le même et le différent, entre l'idéal et l'expérimentiel.

En cela que **l'identité professionnelle est un forme de vécu autant qu'elle peut être une réalité objectivable**, on pourrait aussi se situer dans le champ décrit par Berger et Luckmann sur la construction sociale de la réalité, c'est à dire que le social se construit par un triple mouvement : externalisation, objectivation, internalisation. On est bien dans ce processus sur le plan des représentations de l'identité professionnelle notamment donc chez les étudiants en service social.

Avec ces supports conceptuels généraux, plus proches pourrait-on dire d'une observation du mouvement que d'un regard porté sur les déterminants psychosociaux (ce qui ne m'empêche pas pour ma part de considérer néanmoins que ces deux paradigmes théoriques sont compatibles), l'intérêt est donc davantage de suivre les éléments dynamiques (la socialisation comme mouvement perpétuel soumise à de possibles aléas sans toutefois exclure une certaine logique d'enchaînement causal) que les éléments statiques ou purement déterministes que peut inclure l'usage, par exemple, de la notion de personnalité.

Le point d'ancrage de cette recherche se situe donc autour du moment des études et de la formation, autour des processus et des étapes qui conduisent une personne, aux multiples facettes identitaires par ailleurs, à endosser (à sa manière) dans le cadre professionnel, les caractéristiques de cette profession, et à pénétrer son univers : comment les choses se passent-elles, comment l'étudiant intègre-t-il - le cas échéant - ce qui historiquement a construit les valeurs, l'image et les caractères du service social et de ses acteurs, comment cet étudiant intègre-t-il en même temps la modernité de cette question et les nombreuses mutations qui dit-on sont à l'oeuvre aujourd'hui dans le monde du travail social et qui affectent entre autres les professions dites "canoniques", dont la plus emblématique est au demeurant celle d'assistante sociale.

Sur mon enquête et les analyses partielles au stade où je me situe :

Pour mon travail de terrain j'ai commencé par effectuer en 2003 une série d'entretiens auprès d'une douzaine d'étudiants alors en fin de deuxième année. J'ai dans les 12 mois suivants refait auprès des mêmes étudiants, dans une perspective méthodologique longitudinale, d'autres entretiens à deux autres niveaux d'avancement de leur cursus : le milieu de la troisième année, puis le moment qui a suivi l'annonce des résultats du DEASS en juin 2004. Parmi ces étudiants, certains ont accepté de me rencontrer à nouveau prochainement, de manière à refaire un entretien après cette première année d'exercice professionnel. Au total une quarantaine d'entretiens auront été menés dont l'intérêt essentiel est d'avoir montré des étapes d'évolution différentes pour des sujets identifiés, certes cette partie de l'enquête a porté sur un nombre limité de situations et n'est pas statistiquement représentative.

Quels éléments de réponses provisoires peut-on apporter à ces questions ? De mes recherches théoriques et de ces premières démarches de terrain, je pourrais, pour ma part, proposer une brève synthèse des points qui retiennent mon attention, étant entendu qu'il s'agit d'un point de vue parmi d'autres, non exhaustif, ouvert et critiquable, et surtout à vérifier une fois les données de terrain entièrement recueillies et analysées. Sur le fil rouge de mon travail, la problématique, les hypothèses, je me situe en synthèse à trois niveaux : les variables (motivations, parcours sociaux) expliquant l'entrée dans le dispositif de formation, les composantes du processus de socialisation une fois l'étudiant entré dans le cursus, les évolutions constatées, enfin, entre le moment de l'entrée et le moment de la sortie du dispositif.

Il y a indéniablement dans le cadre de cette formation transmission des valeurs professionnelles historiquement sédimentées du service social, notion de mémoire et de filiation donc, en même temps que se complexifie l'environnement institutionnel ; même si de mes enquêtes terrain par exemple lors d'entretiens menés auprès d'étudiantes en seconde année, on peut observer que la connaissance de l'histoire de la profession peut être symbolique et très peu souvent précise et à fortiori exhaustive. C'est un constat qu'il est au demeurant possible de faire sur la base d'autres méthodes socio-anthropologiques, notamment, au moyen d'une observation "participante", au gré des contacts et des échanges, souvent passionnants au demeurant, que j'entretiens avec les étudiants - et les professionnels, anciens étudiants ... - depuis mon immersion dans ce monde.

Au plan de la représentation de la profession par les étudiants et du rapport d'appartenance à celle-ci la situation est claire mais ambivalente : le sentiment d'appartenance semble stable mais comme souvent, il y a très fréquemment, et peut-être plus qu'ailleurs puisque nous nous situons dans le champ du social qui en soi est l'objet d'idéaux très forts, **ré-invention par chaque génération des mêmes idéaux** de l'activité et relation ambiguë (identification positive ou affirmation de soi par opposition) aux pairs expérimentés.

« C'est beau d'y croire, me dit une étudiante, relatant ce qui lui a été dit par une collègue rencontrée en stage, mais tu verras dans quelques années, tu feras comme tout le monde... »

« J'ai été très déçue, me dit une autre étudiante, de la majorité des professionnels que j'ai rencontrés pendant mon stage (...) j'ai rencontré des personnes qui ne correspondaient pas du tout à l'idée que je m'étais faite des travailleurs sociaux. Je me suis trouvée dans un univers hypocrite, intolérant, irrespectueux et inactif ».

Détaillons : La construction de l'identité professionnelle chez les assistants sociaux procéderait en somme de l'association de plusieurs facteurs :

Elle s'inscrit dans une trajectoire personnelle, sociale, elle représente une dimension du sujet, par ailleurs disposant de multiples facettes identitaires et compte-tenu des discussions/débats sur l'usage du concept d'identité en sciences humaines et sociales (Lahire dans Portraits sociologiques – Dispositions et variations individuelles, Nathan, 2002 : “Quels mots avons-nous pour “nous dire” et dans quelles conditions ressentons-nous le besoin de “nous dire” ? Nous définissons-nous par notre richesse économique (...) notre appartenance sexuelle (...) ou par tout autre principe de classement et de distinction des plus publics aux plus intimes ? (...). Se demander quelles sont les identités mobilisables par les acteurs individuels est une affaire bien délicate qui s'avère rapidement problématique. On ne sait plus très bien si les “identités” dont on parle sont le produit endogène (...) des représentations individuelles et collectives ou le produit d'une sollicitation plus ou moins forcée du sociologue. S'agissant de verbalisation de soi (...) ou au moins d'un sentiment de soi diffus (...), parle-t-on en effet de ce que le sociologue peut dire de ces “identités” en le positionnant dans de multiples cadres identitaires préalablement définis ?”)

Elle s'inscrit dans une histoire singulière, spécifique aux assistants sociaux, procédant au fil des générations à la ré-invention et re-contextualisation des idéaux humanistes et reposant sur l'éthique du non-renoncement. Cette histoire se poursuit, tandis que la profession d'assistante sociale doit être adaptée à un contexte social et institutionnel évolutif. Alain Vilbrod évoque sur ce point (article Les fondements de l'identité professionnelle, revue Informations Sociales 94/2001) au sujet de l'identité professionnelle, définie d'emblée comme un processus plutôt que comme un état, l'existence de quatre points d'ancrage fondamentaux qui sont l'inscription dans une histoire donnant lieu à un système de filiation, la charge et l'exaltation de valeurs fondatrices, immanentes, la formation, en troisième lieu, une position, enfin, qui s'appuie sur un statut reconnu.

Sur le plan des étudiants en service social justement, la socialisation professionnelle passe par les tendances suivantes :

- **l'appropriation d'un code-langage et d'attitudes** corrélés aux valeurs professionnelles “immanentes” et qui structurent la cohérence du groupe “assistantes sociales”,

- **l'adhésion à une morale** et le sentiment d'une part d'appartenir à un même groupe et d'autre part de partager un ensemble cohérent d'interrogations éthiques (inspiré d'Elia Djaoui, Les organisations du secteur social, Éditions ASH 2000)

- **l'acquisition progressive d'une légitimité** à parler des autres professionnelles et des institutions et ainsi à se situer dans le champ même de cette professionnalité. Sur la question de la légitimité, nous pouvons établir une nuance entre la légitimité au sens élargi (reconnaissance institutionnelle, reconnaissance des pairs, reconnaissance juridique par l'obtention d'une

qualification et d'un diplôme sanctionnant la formation) et une légitimité que l'on qualifiera de **légitimité subjective**, c'est à dire une légitimité ressentie par le sujet, éprouvée par lui-même dans la manière dont il absorbe, interprète et capte son rapport aux facteurs externes de légitimité.

Les supports et les étapes de ce processus sont la confrontation aux pairs, avec toute son ambivalence (identification sur le positif ou versus le négatif selon différents degrés), ***la confrontation au système de formation et ses composantes*** (autres étudiants, rapport au savoirs, cf par exemple le travail de Jean-Paul Lassaie : Les théories métisses des éducateurs, savoirs professionnels et représentations, chez l'Harmattan, 2004), l'intégration dans un dispositif de formation (rapport à la théorie, à l'histoire de la profession, aux autres étudiants). Sur le sujet de **la filiation**, et de son rôle dans les processus de construction de l'identité professionnelle, Alain Vilbrod dans un autre ouvrage (L'identité incertaine des travailleurs sociaux, l'Harmattan, 2003) écrit la chose suivante : "Assurément - mais n'est ce pas une façon de construire des effets de génération de la part de jeunes professionnels qui, en même temps qu'ils s'intéressent à l'histoire de leur métier, signifient une époque révolue, alors d'autant mieux assumée ? - ... bien des découvertes sont encore à faire. Il n'est pas certain par exemple que l'émergence du métier d'assistante sociale ait été si linéaire et consensuelle qu'on l'a longtemps cru. Les luttes avec les tenants des surintendantes et des infirmières (...) ont été rudes (...). Reste pour autant des figures emblématiques auxquelles on s'attache, un sentiment que des voies ont été tracées et qu'on ne peut les reconnaître voire y mettre ses propres pas pour prolonger le chemin." Cette idée ramène donc à la question de la filiation mais aussi d'une certaine manière à la représentation que de jeunes étudiants peuvent construire durant la formation de cette histoire, représentation qui étonnamment est parfois construite de manière assez archaïque. Mais nous trouvons ici aussi matière à nous interroger sur la permanence d'une ré-invention des idéaux "fondateurs" non pas seulement tels qu'ils se présentaient "historiquement" mais aussi tels qu'ils sont représentés et remodelés par les étudiants. C'est le moteur essentiel du processus de socialisation. Plus collectivement, et de manière élargie, Alain Vilbrod note qu'« En travaillant la mémoire de sa profession, en y reconnaissant ses racines, on établit ses propres fondations. C'est ainsi que progressivement des métiers s'assurent, prennent de l'âge en somme, et s'établissent dans leur identité professionnelle singulière (...) ». **J'aurais pour ma part tendance à rajouter donc l'idée de la ré-invention des idéaux fondateurs, contextualisée et disons "modernisés" bien-sûr.**

- Sur un plan plus descriptif, nous sommes en présence d'une population issue de trajectoires sociales assez variées, mais l'entrée dans le dispositif de formation ne semble pas forcément correspondre à l'idée de vocation, assez ancrée dans les représentations collectives, mais tendre à être la résultante de trajectoires complexes (dans un contexte sociologique de classes dites moyennes), associant une "disposition" - ou le sentiment d'éprouver cette disposition pour l'individu - pour l'humain et le social et l'**opportunisme** d'une

entrée dans le système de formation (c'est à dire pour les débouchés, par échec ailleurs, pour l'occasion, etc.). Nous pouvons étudier sur ce plan la notion de rationalisations **successives**, ou de **reconstruction rétrospective** pour éclairer la manière dont les étudiants vont évoquer leur cursus et leurs motivations à l'entrée dans ce dispositif de formation.

- Toujours sur la question des motivations à entrer dans le système de formation, on peut faire l'hypothèse que ce n'est pas l'acquisition d'un savoir qui est recherché, mais l'obtention d'une légitimité et d'un "sésame" à se situer dans un champ professionnel X ou Y. Toutefois, si la notion d'acquisition d'un savoir "savant" ne semble pas une motivation de base à l'entrée dans le dispositif mais davantage vécu comme un passage obligé, plus dans la forme que dans le fond, le rapport évolue au cours de la formation, et après la sacralisation du stage et de la pratique et leurs expérimentations, il semble que la théorie soit davantage légitimée. Reste que nous nous trouvons devant une nette prééminence de l'empirisme sur la théorie.

- Un des éléments majeurs, transversal, autant sur le plan socio-historique que si on porte un regard ponctuel, dans la profession d'Assistant de Service social et dans le cadre du système de formation, est le rapport théorie/pratique, mais qui n'est pas typique à cette profession. C'est donc la particularité du groupe des assistants sociaux que nous devons tenter de qualifier, si faire se peut. De manière élargie en effet on peut constater un rapport d'aller-retour ou de concurrence entre la "théorie" et la "pratique" dans un certain nombre de processus de formation professionnelle. Ce peut être le cas des enseignants, de métiers du type "artisan", etc. Un premier élément particulier au champ du travail social, et qui peut être pour partie spécifique, est que l'on ne situe pas dans une dialectique théorie-pratique "simple" mais davantage dans un système où on se trouve en présence de plusieurs champs théoriques dont aucun en somme ne relève spécifiquement du travail social puisque se conjuguent les domaines des sciences humaines et sociales, du droit, de la santé, etc. Seuls les conceptualisations "historiques" issues de la pratique et les langages développés dans cette dynamique (relation d'aide, etc.) relèvent d'une spécificité du service social. En cela, les étudiants sont amenés à jouer un rôle de "faiseur de lien" mais restent dans une situation de **relative anomie**, au sens où la référence à une **norme théorique** clairement identifiée reste impossible. Par ailleurs il s'agit d'une transmission "secondaire" du savoir, c'est à dire d'un savoir "vulgarisé" et synthétisé, influant sur son niveau de légitimité (le premier niveau de ce savoir étant le niveau universitaire où il est conçu). De la même manière, la multiplicité des pratiques observables sur le terrain, à situation équivalente, vient complexifier encore la manière dont l'étudiant va devoir explorer cet univers de référence, et s'y situer progressivement avant de s'y sentir appartenir. En effet, dans le cadre des stages par exemple, on peut observer que les professionnels en exercice, certes à partir d'un socle commun et consensuel (éthique, pratique), vont pouvoir néanmoins développer des actions variées et qui peuvent s'avérer d'un professionnel à l'autre relativement différentes. Par exemple, une assistante sociale confrontée à un signalement d'enfant en danger va pouvoir soit faire le choix d'un attentisme et d'une observation plus poussée de la situation, soit procéder immédiatement à un contact avec l'instance judiciaire. En outre, l'institution employeur détermine elle-même des cadres

d'intervention.

- Autre point, pas des moindres dans le cadre des éléments évolutifs dont nous devons tenir compte : nous ne pouvons pas ignorer, désormais, les processus de Validation des Acquis de l'Expérience ; par cette "deuxième" voie d'accès à la qualification, nous allons assister dans les années à venir à une diversification des parcours de formation, si bien que nous ne pourrons plus évoquer les étudiants comme un groupe homogène dans son parcours de formation, mais comme un groupe certes fortement homogénéisé par de nombreux points communs, et une finalité commune, mais néanmoins plus éclatée qu'auparavant.

- Enfin, à l'instar de l'influence probable qu'aura la VAE, on doit noter la mise en place de la dernière réforme des études menant au DEASS, et le fait que vraisemblablement elle aura des conséquences - relatives - sur les modes de socialisation (notamment parce que les stages ne se feront plus pour la totalité mais juste pour moitié auprès d'une assistante sociale)

Sur le plan de la poursuite du travail de terrain, pour cette thèse, d'autres types d'outils sont envisagés : une enquête par questionnaire à visée quantitative, de manière à recueillir des éléments quantifiables par exemple sur les profils des étudiants en service social, et ce sur trois sous-populations correspondant au trois années du cursus. Un tel questionnaire pourrait aussi, par exemple, permettre de mesurer l'évolution du sentiment d'appartenance ou de référence au groupe des professionnels. De même je pense faire une analyse des textes écrits en vue de l'obtention du DEASS, notamment ceux qui mettent en scène l'analyse de situations pratiques. Il me faudra en ouverture à ce travail intégrer comme précisé ci-avant la place de la VAE, autant que faire se peut, mais la mesure et l'évaluation de ce nouveau dispositif devra quoiqu'il en soit faire l'objet d'une prise de recul de plusieurs années et d'un travail ultérieur.

 retour

suite 